



HAL
open science

Sémantique cognitive

Jean-Michel Fortis

► **To cite this version:**

Jean-Michel Fortis. Sémantique cognitive. Amir Biglari; Dominique Ducard. La sémantique au pluriel. Théories et méthodes, Presses Universitaires de Rennes, pp.163-186, 2022, 978-2-7535-8095-4. hal-04320373

HAL Id: hal-04320373

<https://hal.science/hal-04320373>

Submitted on 4 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sémantique cognitive

L'expression *sémantique cognitive* (SC) peut s'entendre en deux sens, dont le second est une généralisation du premier. En un premier sens, elle s'applique à un réseau théorique qui s'est constitué aux Etats-Unis à partir des années 1970, pour se globaliser ensuite. Cette acception étroite est communément reçue aujourd'hui. En un second sens, l'expression désigne l'ensemble des approches qui, au cours de l'histoire de la linguistique, ont conçu la tâche de la sémantique comme celle d'une description des représentations et processus mentaux qui sont identifiés au sens des formes, structures et catégories linguistiques. En ce second sens, la sémantique a été cognitive la plus grande partie de son histoire : la théorie linguistique a été aux origines subordonnée à la description du rapport entre langage et structure logique, entendue comme forme du jugement, depuis Aristote et les Stoïciens. Au premier comme au second sens, la SC est une approche *substantialiste* (selon le terme d'Auroux, 1998), c'est-à-dire qui affirme viser par ses descriptions une réalité psychologique. Elle est majoritairement *représentationnaliste*, c'est-à-dire tend à minorer les aspects fonctionnels et discursifs pour se concentrer sur le contenu conceptuel des formes. Méthodologiquement, pour des raisons dont fait partie son héritage générativiste, elle a été initialement *introspectionniste*. Enfin, elle cherche à fonder les catégories linguistiques sur des modes de conceptualisation faisant appel à des processus mentaux qui ne sont pas propres à la faculté de langage. Elle défend donc la *non-autonomie* de cette faculté.

Dans ce qui suit, notre objet sera la SC au sens étroit, celle dont la matrice est américaine, et a été ensuite absorbée ou réinterprétée ailleurs. On peut parler d'une linguistique cognitive française (Valette, 2006), illustrée par exemple par Pottier, Culioli et Desclès, mais cette linguistique a ses spécificités et demande à être située dans son propre contexte.

1. Sémantique des langues et structures perceptivo-cognitives

Cette première partie traite de l'interface entre structures linguistiques et structures perceptivo-cognitives. De ces dernières structures nous parlerons dans les termes invoqués par la SC elle-même.

1.1. L'organisation figure / fond

L'organisation figure / fond a été introduite par Talmy (1972, 1975) dans un double but : le premier est de montrer comment certains phénomènes linguistiques peuvent être expliqués par cette asymétrie perceptive ; le second est d'étendre les conséquences de cette asymétrie au-delà du domaine spatial. Il s'agit de proposer (initialement en tout cas) une théorie localiste, c'est-à-dire accordant une primauté à la saisie des relations spatiales dans la constitution des formes linguistiques.

Talmy définit la figure comme un objet mobile ou « conceptuellement mobile » dont la localisation ou la trajectoire sont en question dans une prédication donnée ; la figure est située par rapport à un fond, qui fournit un repère statique dans un cadre de référence donné (1975)¹. Dans (1), *le vélo* désigne la figure et *la maison* le fond :

(1) Le vélo est près de la maison.

¹ Talmy se situe au niveau prédicatif et entend par fond une entité aussi circonscrite que la figure, ce qui le fait dévier du concept psychologique de fond tel que décrit par Rubin (1921) et repris par la Gestalttheorie. Chez les psychologues, le fond est le champ indéterminé sur lequel se détache la figure ; seule la figure a le statut d'objet, alors que le fond est de l'ordre de la substance (il a un *Stoffcharakter*, dit Rubin). Le fond est aussi plus labile : il a moins de constance chromatique, ses images fusionnent à un rythme plus bas que celles de la figure etc. (cf. Koffka, 1922).

De préférence, la figure est exprimée par le sujet et le fond est ce qui est prédiqué du sujet, d'où suit, dans des circonstances standard, la bizarrerie de (2) :

(2) ? La maison est près du vélo.

La figure peut ne pas être le sujet dans certaines circonstances, en particulier quand, selon Talmy, la langue ne dispose pas de la bonne construction :

(3) – Où est le stylo ?

– C'est Jean qui l'a. Cf. ?? Le stylo est auprès de Jean.

Talmy tourne autour de la notion de thémativité de la figure. Toutefois, il insiste sur les propriétés perceptives qui interagissent avec (ce qu'il n'appelle pas) la thémativité. Par excellence, explique-t-il, figure et fond contrastent en fonction des propriétés suivantes :

	Figure	Fond
Traits définitoires	Propriétés spatio-temporelles à déterminer	Point de référence dont la situation est connue
Traits associés	Plus mobile Plus petite Plus simple géométriquement Plus récemment introduite Plus importante Moins perceptible Plus saillante une fois perçue Plus dépendante	Localisation plus permanente Plus grand Plus complexe géométriquement Plus familier De moindre importance Plus perceptible En arrière-plan, une fois la fig. perçue Plus indépendant

Talmy suggère que l'asymétrie figure / fond se trouve dans des structures qui ne font pas référence à des relations spatiales. Dans (4), la figure, désignée par *elle*, indique l'entité « conceptuellement » mobile qui est comparée au point de référence exprimé par *lui* :

(4) Elle lui ressemble.

Dans (5), la figure est l'effet dont l'occurrence est en question ; la cause est posée, et donc point de référence :

(5) L'homme a explosé après avoir touché le bouton. Plutôt que : ?Il a touché le bouton avant d'exploser.

Cette asymétrie se manifeste aussi par le fait qu'il est linguistiquement plus simple de situer un point temporel ou un événement dans une zone temporelle plus large que le contraire :

(6) La crucifixion a eu lieu pendant le règne de Tibère. Plutôt que : ?Le règne de Tibère a eu lieu avant et après la crucifixion / a contenu la crucifixion etc.

1.2. Sémantique cognitive et espace

Les travaux de Talmy inspirent et participent à une vague d'études sur l'expression des relations spatiales. Certaines de ces études ont conduit à raffiner les conclusions de Talmy, en mettant en évidence que les langues distribuent différemment les propriétés associées à la figure et au fond. Levinson et Wilkins (2006, p.514-526) montrent ainsi que les constructions morphosyntaxiques qui dévient de la structure locative non-marquée sont typologiquement celles qui s'éloignent d'un type de scène dit *central (core)* ; par excellence, il s'agit des scènes où une figure est située par rapport à un fond animé (cf. l'ex. (3)), ou attachée au fond de quelque manière, ou dynamiquement mise en rapport avec lui. Le japonais, par exemple, emploie une construction marquée dans la situation suivante :

(7) — 'Où est la pomme?'

— *ringo-wa kushi-ni sasat-te-i-ru.*
pomme-TOP broche-DAT percer-CONN-IMP-PRES

'La pomme, la broche l'a percée.' mais non 'la pomme est sur la broche' (ibid., p.443, 518)

D'un point de vue sémasiologique, la SC a été conduite à s'interroger sur les facteurs situationnels déterminant l'emploi de telle forme ou telle structure. Vandeloise (1986, 2005) a

en particulier souligné l'importance de facteurs non-topologiques, souvent dits *fonctionnels*, et liés à la fonction que remplit le fond à l'égard de la figure. Ce dernier facteur, selon Vandeloise, explique l'acceptabilité de (8) et l'inacceptabilité de (9), malgré la similitude topologique des deux situations (2005, p. 223). Le trait fonctionnel est en l'occurrence le contrôle de la position de la figure par le fond :

(8) La lampe est dans la douille.

(9) *La bouteille est dans la capsule.

D'un point de vue onomasiologique et typologique, l'équipe de Levinson a beaucoup exploré la sémiotisation linguistique des relations spatiales, en particulier les différents cadres de référence spatiaux employés par les langues. Par *cadre de référence* (*reference frame*) il faut entendre un système de coordonnées qui, projeté sur un fond, indique les directions qui servent à localiser une figure séparée de ce fond, par opposition aux cas où un tel système n'est pas requis, comme pour les relations déictiques (*ici*) ou celles souvent dites « topologiques » (*près, dans, sur*). Levinson (2003) distingue trois types de cadres :

(10) La balle est devant moi (cadre intrinsèque : la personne humaine est pourvue d'un axe avant-arrière inhérent).

(11) La balle est devant l'arbre (cadre relatif : en français l'arbre n'a pas d'axe avant-arrière intrinsèque, celui-ci lui est conféré par un observateur).

(12) La balle est au sud de l'arbre (cadre absolu : les coordonnées sont données par des repères de l'environnement : les directions cardinales, l'aval / l'amont etc. ; certaines langues en font un large usage). Des expériences ont montré que ces cadres exercent une influence déterminante dans des tâches où aucune réponse linguistique n'est attendue des sujets (Pederson *et al.*, 1998 ; Levinson, 2003); mettant en évidence un effet de la langue dans des tâches non-linguistiques, les résultats pouvaient être interprétés en un sens relativiste.

1.3. La structure des énoncés d'événement et la typologie

Talmy (1972) émet l'hypothèse que les constructions des langues sont dérivées d'une seule structure syntactico-sémantique fondamentale, dite *situation translatrice* (*translatory situation*). Cette situation correspond, au plan sémantique, à un schème à quatre termes : FIGURE MOTEUR (*Motive*) DIRECTIONNEL FOND. Le composant MOTEUR est l'élément processif de la prédication ; il est glosé au moyen des primitives sémantiques BE et MOVE, selon que la localisation est statique ou dynamique. C'est ce schème qui se manifeste de façon transparente dans des constructions comme *Le vélo est près de la maison* ou *The bottle floated into the cave*. Les structures de surface sont dérivées par deux processus : l'adjonction de déterminations externes et la fusion (*conflation*) de composants entre eux². Le verbe 'enter' est par exemple le résultat de la fusion de MOVE et d'un directionnel INTO ; le verbe 'float' adjoint à MOVE une détermination de manière ('en flottant') et fusionne cette détermination avec MOVE.

Le schème sert de cadre général à une description de la distribution de l'information dans l'énoncé et au sein du constituant verbal. D'un point de vue sémasiologique, les verbes peuvent être analysés en fonction des fusions opérées, comme nous venons de le voir. La perspective onomasiologique, quant à elle, ouvre la possibilité d'établir une typologie des stratégies d'expression de tel ou tel domaine sémantique. Si le domaine choisi est la trajectoire spatiale, on constatera ainsi que celle-ci, dans l'exemple (13), est exprimée hors du verbe en allemand, contrairement à son équivalent français :

(13)a. Das Schiff läuft in den Hafen ein.³

² La fusion est similaire à la transformation de montée du prédicat telle que la concevaient les sémanticiens générativistes. L'exemple le plus fameux est la dérivation par McCawley de *die* à partir de CAUSE(BECOME(NOT(BE ALIVE))) ; cf. McCawley ([1968] 1976).

³ L'exemple est emprunté à Malblanc (1963, p. 66), chez qui on trouve des réflexions proches de Talmy.

b. Le navire entre dans le port.

Talmy appelle *satellites* les morphèmes du type de *ein* (affixes, particules) ou même les membres « moins verbaux » de prédicats complexes ; il parle de *cadrage satellitaire* pour la stratégie illustrée par l'allemand, et de *cadrage verbal* pour le français. Il était tentant de faire de cette dichotomie un principe de classement des langues elles-mêmes, mais cette typologie a dû faire face à plusieurs difficultés: beaucoup de langues possèdent plusieurs stratégies, ce dont Talmy a pris acte en admettant l'existence de systèmes hybrides; en outre, la trajectoire est souvent exprimée dans plusieurs constituants, comme dans (13), ou par la construction elle-même (*Il a couru la campagne*); et la notion de satellite ne couvre pas les groupes prépositionnels de sorte qu'il est impossible de classer un énoncé comme *He ran into the room*. Certaines de ces questions ont été plus ou moins résolues: l'habitude s'est prise, par exemple, d'attribuer à ce dernier énoncé un cadrage satellitaire, mais la typologie demeure simplificatrice (pour une tentative de réforme, cf. Fortis & Vittrant, 2016). Elle a donné lieu à une vaste littérature sur l'expression du mouvement, au sein de laquelle il convient de mettre en exergue ceux de Slobin et son équipe (2004), qui suggèrent de réviser la typologie pour tenir mieux compte des séries verbales. Slobin (1996) lui-même prône un relativisme modéré, arguant que les stratégies mises à disposition par les langues conduisent les locuteurs à focaliser sur certains éléments des scènes perçues : le cadrage satellitaire exprimant de façon non marquée la manière dont la figure se meut, les locuteurs de langues à cadrage satellitaire porteraient plus d'attention au mode de mouvement.

Plus récemment, Talmy a reformulé son schème universel en le déspatialisant. Le directionnel devient une relation schématique générale, et non plus une relation à fondement spatial. La trajectoire est un cas particulier d'événement cadrant (*framing event*) qui peut recevoir une détermination externe (comme la manière), appelée *coévénement* (*coevent*). La fusion de l'événement cadrant et du coévénement produit un *macroévénement* : c'est ainsi qu'au point de vue sémantique le macroévénement spécifié par *He ran into the room* fusionne MOVE INTO THE ROOM (l'événement cadrant) et BY RUNNING (le coévénement). L'événement cadrant (Talmy [1991] 2000, p. 219) a pour caractéristiques principales de déterminer le profil aspectuel et temporel du macroévénement, de lui fournir sa structure argumentale et d'être le focus informationnel. La notion de cadrage peut être étendue à d'autres domaines sémantiques, comme l'aspect. On retrouvera au sein de ce dernier domaine la dichotomie des cadrages verbal et satellitaire (cf. *J'ai fini de manger* vs all. *Ich habe gerade gegessen*, litt. 'j'ai juste mangé').

1.4. Figure, fond et Grammaire Cognitive

Langacker a peut-être emprunté à Talmy l'application linguistique des notions de figure et fond, même si, dès sa période générativiste, il a émis l'idée que certaines formes et structures, comme l'anaphore et la montée vers l'objet, ont pour motivation d'établir une différence de *saillance* (1969, 1974). L'emploi très large que Langacker fait de ces notions doit être placé dans le contexte de sa Grammaire Cognitive (Fortis 2010b).

La Grammaire Cognitive est une théorie centrée sur la notion de signe biface, c'est-à-dire composée d'un signifiant, que Langacker appelle le *pôle phonologique*, et d'un signifié, ou *pôle sémantique*. Le signifié est une relation entre ce que le signe désigne et l'ensemble des structures de données qui permettent de l'interpréter (ou base). A titre d'exemple, la base permettant de comprendre *oncle* est un réseau de parenté (1986, p. 7)⁴. Les signes dépendants

⁴ Ces structures de données sont sans doute un écho de la notion de cadre (*frame*) chez Fillmore. Au sens large, un cadre est défini comme « any system of concepts related in such a way that to understand any one of them you have to understand the whole structure in which it fits » (Fillmore 1982, p. 111). L'exemple archétype est celui du scénario de la transaction commerciale, qui permet d'inférer les ramifications possibles d'une formulation partielle de la scène, par ex. *J'ai vendu ma voiture*.

portent en eux leur mode de composition et leur valence : le participe présent est ainsi un signe dépendant (-ing) dont le mode de composition à une unité autonome (son thème) est suffixal (1978). La composition des signes combine dépendance et constituance : un élément dépendant voit sa valence satisfaite par un élément autonome, puis satisfait la valence d'un élément dépendant de niveau de constituance supérieure etc.

Les notions de figure et fond interviennent à ce double niveau, sémantique et grammatical : le designatum, appelé aussi *profil*, est la figure du pôle sémantique, c'est-à-dire l'élément spécifié sur le fond que constitue la structure permettant de l'interpréter ; en outre, quand des unités se composent, et dans les cas typiques, l'assemblage hérite de l'une d'elles son profil ; Langacker dénomme *détermineur de profil* (*profile determinant*) cette unité tête. Dans *runner*, le morphème *-er* a pour designatum (figure) un actant agentif d'un procès indéterminé qui constitue sa base ; ce procès indéterminé est spécifié par *runn-*. Dans la structure résultante *-er* est le détermineur du profil de *runner*, qui désigne, comme *-er*, un actant agentif (Langacker, 1979, p. 109-11). On voit que Langacker tend vers une théorie pansémantique, où même les places spécifiables des unités dépendantes ont une signification. De fait, les parties du discours sont pourvues d'une signification « schématique » : les noms sont dits délimiter des régions dans des domaines sémantiques et les verbes désignent des relations appréhendées séquentiellement (1987b).

Un troisième type de figure nous rapproche de Talmy. A un stade précoce de sa théorie (1979) Langacker établit un parallèle entre, d'une part, sujet et verbe et, d'autre part, figure et mouvement par rapport à un point de référence. Retrouvant une ancienne intuition de la grammaire modiste, il fonde ainsi la notion de procès sur celle de mouvement. La figure en focus dans un procès s'appelle désormais le *trajector*, tandis que le point de référence (par excellence l'objet grammatical) est baptisé *landmark* (site)⁵. Progressivement, les termes de *trajector* et *landmark* sont étendus à toutes les relations, y compris non processives (adjectifs, adverbes et adpositions).

L'asymétrie figure / fond finit par s'éloigner considérablement de son fondement perceptif. La figure peut être indéterminée : un verbe contient dans sa valence un trajecteur schématique ; elle peut aussi être absente de la structure verbale, comme l'agent dans *The breaking of the glass* (Langacker, 2000, p. 88-89). Un site peut relever de la base sans être lexicalisé : tel est le cas des adjectifs *lent / rapide, bon / mauvais* etc. qui situent le référent-tête par rapport à une norme (interne, non lexicalisée) que Langacker caractérise comme *landmark* (Langacker 1981). Chaque constituant morphosyntaxique (typique) a son détermineur de profil et son designatum de sorte qu'une structure aussi simple que *The pins* comprend sept figures, tous niveaux de constituance cumulés (Langacker, 1982, p. 50). Figure et fond passent ainsi de propriétés phénoménologiques au statut de qualités d'objets intentionnels.

1.5. Langage et conceptualisation du monde physique

Lakoff, Langacker et Talmy semblent s'entendre sur la thèse suivante : notre conceptualisation des entités a comme modèle fondamental l'expérience du monde physique ; c'est ce que nous dénommerons *physicalisme expérientiel*. De même, la causalité a pour modèle le changement d'état d'un objet physique sous l'effet du contact d'un autre objet ou force physique (ce que Langacker appelle le « modèle des boules de billard », *billiard board model* ; 1991, p. 13).

L'objet physique est le prototype du référent nominal et l'interaction dynamique (en termes de forces physiques) est le prototype du procès verbal (Langacker 2008 : 103-112). Parler de *prototype* – notion sur laquelle nous reviendrons – signifie que les modes d'appréhension de l'objet et de l'interaction physiques fondent notre capacité à manipuler linguistiquement des

⁵ Le terme vient de Miller & Johnson-Laird (1976), La définition du sujet comme figure est aussi le résultat d'une généralisation des différents rôles sémantiques que peut assumer le sujet (1991, p. 324).

entités et des activités qui ne relèvent pas du modèle physique. Ce faisant, elles accèdent aux ressources de ce modèle. Ainsi, constituer à partir de l'activité 'appeler' le nom *appel*, c'est réifier cette activité en en groupant les différents moments en un tout unifié et discret, et rendre accessible cette activité à des prédications d'origine concrète comme *lancer / passer un appel* (Talmy, [1988a] 2000, p. 43 ; Langacker 2008, p. 105-106). Talmy souligne que notre capacité à réifier, discrétiser, singulariser (*un brin d'herbe*), massifier (*du chat étalé sur la chaussée*), fondre (*le feuillage*) a des contreparties visuelles. De même, notre capacité à alterner les perspectives prises sur une scène, illustrée par (14), ou à l'animer dynamiquement (cf. (15)), répondent à des modes de structuration perceptive (Talmy, [1988a] 2000, p.71) :

(14)a. Il y a des maisons dans la vallée. [mode synoptique]

b. Il y a une maison ici et là dans la vallée. [mode séquentiel]

(15) Le poteau s'élève jusqu'au ciel.

L'analyse de ces perspectives prend en partie son origine dans les alternances constructionnelles étudiées à la période générativiste⁶.

Ces capacités cognitives ne fondent pas toute l'armature conceptuelle du langage. Trouvent aussi leur expression des dimensions sémantiques relatives à la situation d'interlocution et aux connaissances partagées (dont les articles ou les marques de temps sont signes chez Langacker, 1991, p. 90s). Quant à la relation du locuteur au monde qu'il accepte comme réel, elle est thématique par les langues sous la forme des modalités et des verbes modaux (Langacker, 1991, p. 242s ; 2009, p. 201s), dont l'analyse sémantique peut être poursuivie dans un sens physicaliste.

Telle est la direction prise par Talmy (1988b) dans une étude où sont exposés les éléments généraux d'une *dynamique des forces*, fondamentale pour l'analyse sémantique. Soient les énoncés suivants :

(16)a. La balle_{AG} continuait à rouler grâce à la force du vent_{ANT}.

b. La balle_{AG} ne bougeait pas en dépit de la force du vent_{ANT}.

Dans ces énoncés, l'actant central, dit *agoniste* est l'entité dont l'action est codéterminée par l'*antagoniste*, qui facilite ou empêche son mouvement ; chaque actant est pourvu d'une tendance au repos ou à l'action, ces tendances sont inégales ou se neutralisent, et l'état résultant est un mouvement ou un équilibre⁷. Le tableau suivant donne les valeurs de ces paramètres pour les différentes phrases :

phrase	rapport de force	tendance à l'action (→A) / repos (→R)	état résultant
a.	Ant > Ag	Ag → R	A
b.	Ag > Ant	Ag → R	R

Cette dynamique fournit la sémantique sous-jacente aux formes exprimant une tendance, une force, une permission etc. Parmi ces formes, les verbes modaux constituent une classe particulière. Sémantiquement, ils expriment la dynamique des forces en raccourci, n'indiquant par défaut que l'agoniste. Dans *Il pense qu'il devrait partir*, l'agoniste (le soi désirant) est soumis à la force de l'antagoniste (le surmoi en quelque sorte). La dynamique, dit Talmy, est introjectée. Les prédications peuvent être classées en événements conçus comme non-

⁶ Par exemple du type *I loaded the truck with hay / I loaded hay onto the truck* ('j'ai chargé le camion avec du foin / j'ai chargé du foin dans le camion'). Fillmore (1977) parle d'une *mise en perspective* qui transforme le référent 'but' (le camion) en objet affecté. On trouve des réflexions similaires chez Pottier (notamment 1992), chez qui cette mise en perspective est une étape de la sémiotisation (le *schème d'entendement*).

⁷ Chez Pottier (1992), la diathèse est également conçue en termes de niveau d'énergie et de stabilité / labilité des actants. P. ex, est *directe* la diathèse qui va du plus au moins énergétique (*Le gendarme emprisonne le voleur*).

autonomes, où des actants interagissent, et autonomes, où l'antagoniste est mis hors champ (*Le livre est tombé de l'étagère*).

Cette dichotomie se retrouve chez Langacker, qui isole une catégorie de conceptualisations autonomes dont le noyau est constitué d'une relation thématique élémentaire (patient, expérienceur, entité mobile et en général « thème »). L'autonomie relative d'un état ou changement d'état est ce que met en exergue la structure ergative, avec la conséquence que l'ergativité est fondamentalement un phénomène sémantique et qu'elle peut être affaire de degrés. Relève de cette perspective ergative une forme pronominale qui, en espagnol mexicain, met hors champ la cause externe : cf. *la pelota se cayó*, litt. 'la balle s'est tombée' (1991, p. 389-392). De cette perspective se distingue celle centrée sur la chaîne énergétique qui part d'un sujet vers un objet, et qui sert de prototype à la construction transitive des langues accusatives (1991, p. 285-286, p. 302).

2. Les outils descriptifs de la SC

Dans la constellation théorique très large qu'est aujourd'hui la SC, certaines notions (le prototype, la métaphore conceptuelle) ont joué un rôle unificateur, circulant d'un linguiste à l'autre, ou s'intégrant dans une théorie englobante (les espaces mentaux). Ces notions seront l'objet des sections suivantes.

2.1. La théorie du prototype

La théorie du prototype est élaborée par Rosch dans les années 1970 et prolonge des recherches, initiées à Harvard par Lenneberg, sur la catégorisation linguistique des couleurs (Fortis, 2010a). D'abord menées dans un esprit relativiste, ces recherches aboutissent, à la fin des années 1960, à une conception universaliste selon laquelle les couleurs les mieux identifiées du spectre sont à peu près les mêmes pour différentes langues (le rouge par excellence ; Berlin & Kay, 1969). Par ailleurs, le terme de *prototype* est employé en psychologie pour désigner un schéma générateur d'une série de formes artificielles (leur tendance centrale) et facilitant, dans certaines conditions, le traitement de ces items, en particulier leur reconnaissance. Le coup de force de Rosch consiste à grouper schémas générateurs et couleurs focales sous le terme de *prototype*, dans l'idée que catégoriser un item consiste à évaluer sa distance d'avec un membre privilégié de la catégorie. Pour les formes, les prototypes « naturels » sont par excellence les bonnes formes, au sens gestaltiste.

Rosch étend ensuite la notion de prototype aux catégories qu'elle appelle *sémantiques*, c'est-à-dire aux dénominations de ce qu'elle regarde comme des groupements de référents, par exemple *oiseau*, *fruit*, *sport*, *crime* etc. Le prototype est d'abord déterminé par des jugements de typicalité : Rosch demande par exemple à ses sujets de classer par degré de typicalité des membres de la catégorie *fruit* et obtient la hiérarchie de typicalité décroissante *pomme* > *prune* > *ananas* > *fraise* > *figue* > *olive*. D'autres protocoles entendent confirmer ces jugements ; par exemple le temps de vérification d'un énoncé d'appartenance du type 'x est un fruit' est plus court lorsque x est un prototype.

Les membres de catégories sémantiques ont une structure interne composée d'attributs ou traits sémantiques, par exemple 'peut voler' ou 'ovipare' pour les oiseaux. La distance au prototype dépend du partage de traits qui ne sont pas nécessairement définitoires. La structure de la catégorie est caractérisée, dit Rosch, par une *ressemblance de famille*, notion qu'elle emprunte à Wittgenstein (1953). Dans une ressemblance de famille, chaque élément de la catégorie possède au moins un attribut en commun avec au moins un autre élément, mais peu d'attributs, voire aucun, ne sont communs à tous les éléments (Rosch & Mervis, 1975, 574-5). La cohésion de la catégorie est assurée par sa distinctivité : les membres centraux d'une catégorie partagent beaucoup d'attributs en commun, et ces attributs sont relativement moins partagés par des catégories dites *contrastives*. Les attributs sont d'autant plus distinctifs que

leur probabilité d'identifier correctement la catégorie du membre qui les possède est élevée, et que leur probabilité d'être associés à une catégorie contrastive est faible (ils ont alors, dit Rosch, une *validité d'indice* élevée)⁸. La validité d'indice se révèle cependant impossible à mesurer avec des catégories non-artificielles (Rosch & Mervis, 1975); de fait, un contraste catégoriel suppose un contexte (*femme* s'oppose à *homme*, mais aussi à *maîtresse*), or les catégories sémantiques sont fournies sans contexte ou dans des contextes stéréotypés, de sorte que l'identification du prototype est menacée de circularité (Rastier, 1991). D'autres résultats laissent transparaître le même problème, par exemple le fait que le prototype varie en fonction de l'enclosure dans des contextes comme *almost / virtually...* dans des phrases du type 'x is almost / virtually... y', où y est censé identifier le prototype. Ce phénomène ne conduit pas pour autant à considérer que le prototype est modulé par le contexte, ou que les catégories prototypiques ne sont telles que prises hors contexte (cf. cependant Croft & Cruse, 2004).

La formation des catégories peut s'expliquer fonctionnellement : la distinctivité est utile car elle augmente la probabilité de prédire correctement la catégorie et les propriétés qui lui sont associées (Rosch 1975). Cette conception fait écho au pragmatisme américain, et reflète peut-être l'influence du psychologue Jerome Bruner.

Les catégories sémantiques sont organisées en taxinomies. Un référent donné peut ainsi être catégorisé comme *meuble, chaise, chaise longue*. Entre les niveaux taxinomiques joue également un principe de distinctivité : à un certain niveau, dit *niveau de base* ('chaise') les référents des noms d'objets maximisent la validité d'indice : leurs attributs sont distinctifs et corrélés ; les niveaux superordonnés (*meuble*) sont moins cohésifs (leurs membres partagent moins d'attributs), et les niveaux subordonnés (*chaise longue*) ajoutent peu de distinctivité (Rosch, 1975 et 1976)⁹.

Pour résumer, la théorie du prototype fournit une description probabiliste de la catégorisation comme approximation à un prototype. Les prototypes des catégories naturelles possèdent une saillance inhérente, ceux des catégories sémantiques sont composés d'attributs distinctifs.

2.2. Le prototype en sémantique

La notion roschienne de prototype est importée pour la première fois importée en linguistique dans l'étude de Lakoff sur les enclosures (1973)¹⁰. Les enclosures, comme *kind of, loosely speaking, more or less, par excellence, in essence, a true X*, etc., sont des marqueurs qui révèlent que l'appartenance à une catégorie est graduelle. Certaines enclosures ciblent les prototypes ; ainsi, *par excellence* n'est pas acceptable quand le référent visé n'est pas un prototype de sa catégorie : *A chicken is a bird par excellence* [faux]. D'un autre côté, *in essence* est compatible avec des exemplaires marginaux mais qui appartiennent de plein droit à la catégorie: *In essence, a chicken is a bird* [vrai]. La formalisation de ces phénomènes a recours à la théorie mathématique des ensembles flous, une approche formaliste à laquelle la linguistique cognitive américaine renoncera ; de plus, l'idée que typicalité et degrés d'appartenance vont de pair sera ensuite abandonnée¹¹.

L'adaptation linguistique du prototype roschien en constitue une certaine interprétation, mais révèle aussi l'hétérogénéité des catégories. Soit par exemple la catégorie *oiseau*. La centralité

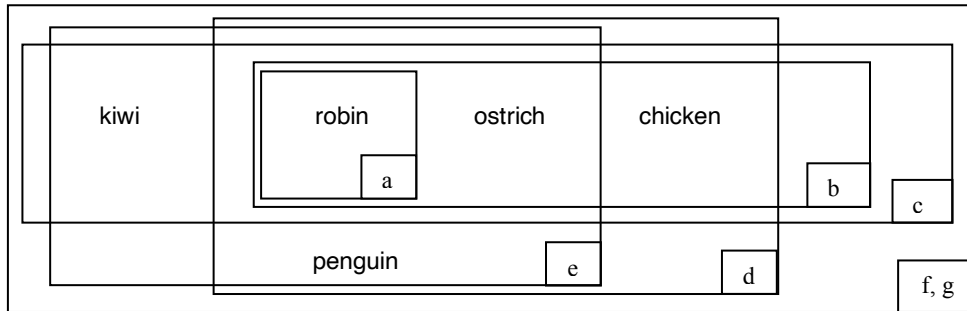
⁸ Cette conception probabiliste de la catégorisation et la notion de *validité d'indice* remontent au psychologue autrichien Egon Brunswik (Fortis, 2010a).

⁹ Le niveau de base a pour origine la notion de *genus* chez Berlin. Le *genus* est un niveau taxinomique saillant dans les classifications populaires (Berlin, 1978).

¹⁰ *Enclosure* a été proposé à titre de traduction française de *hedge* par Kleiber et Riegel (1978).

¹¹ Osherson et Smith (1981) montrent que la théorie des ensembles flous donne des résultats contre-intuitifs. Armstrong et al. (1983) établissent ensuite que des sujets peuvent distinguer des degrés de typicalité dans des catégories définies par des conditions nécessaires et suffisantes (comme les nombres impairs). Pour une discussion, cf. Lakoff (1987).

du prototype *rouge-gorge* (*robin*) et la ressemblance de famille interne à la catégorie peuvent être représentées comme suit (Geeraerts, 1995) :



- | | |
|----------------------|--------------------------|
| a. Being able to fly | e. Not domesticated |
| b. Having feathers | f. Being born from eggs |
| c. Being S-shaped | g. Having a beak or bill |
| d. Having wings | |

Cette interprétation entraîne que le prototype est unique et est une sous-espèce existante, alors qu'il pourrait n'être qu'une tendance centrale des traits considérés¹² ; les traits ne sont pas pondérés en fonction de leur validité d'indice ; certains traits, comme la taille et le chant, sont absents, et d'autres ont eux-mêmes une structure prototypique (la morphologie en S ; la domestication s'applique aux autruches destinées à être transformées en steaks). S'ajoute aussi le fait que la catégorie *oiseau* est d'un type particulier ; elle a des frontières non-floues, et des conditions nécessaires et suffisantes : 'être ovipare' et 'avoir un bec' suffisent à classer un animal comme oiseau. En cela, elle diffère de la catégorie *fruit*, dont des exemplaires (olive, tomate, avocat) semblent difficiles à classer dans leur usage populaire.

Un moyen de décrire la diversité des catégories est de considérer que la notion de catégorie prototypique est elle-même une catégorie prototypique, caractérisable par quatre types de traits possibles (Geeraerts, 1989, 2010) : 1) certains membres sont jugés plus typiques ; 2) la catégorie a une structure de ressemblance de famille ; 3) ses frontières sont floues ; 4) elle ne peut être définie par des conditions nécessaires et suffisantes. A ce compte, telle qu'employée par les non-experts, la catégorie 'fruit' réunit tous ces traits et est, pour ainsi dire, prototypiquement prototypique. A la catégorie *oiseau* feraient défaut les traits 3 et 4. Quant à la catégorie *nombre impair*, elle n'inclurait que ce qui est minimalement demandé d'une catégorie prototypique, à savoir que certains de ses exemplaires soient jugés plus représentatifs que d'autres (trait 1).

2.3. La polysémie

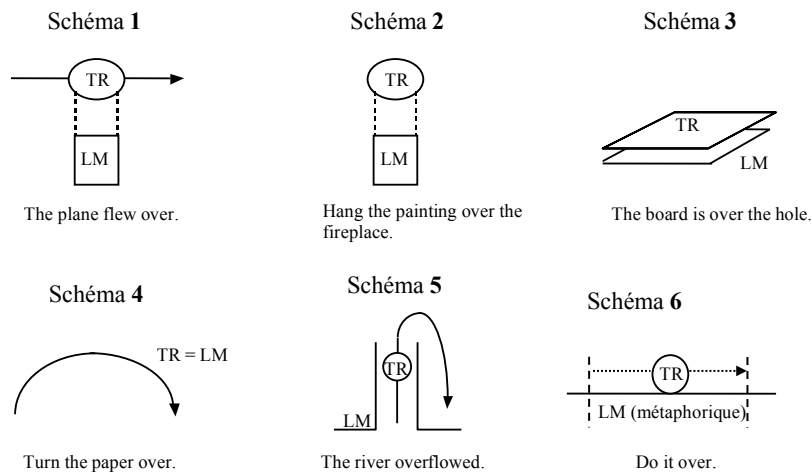
La diversité des catégories retient sur le rôle des traits en fonction desquels sont évaluées l'appartenance et la typicalité d'une instance. Pour la catégorie 'oiseau' les traits toujours instanciés sont conjointement suffisants pour conférer l'appartenance à la catégorie, et tous les traits semblent servir de bons diagnostics. Pour la catégorie *on* ('sur') telle qu'analysée par Taylor (1988), un seul trait est omniprésent dans toutes les situations (le contact entre la figure et le fond) et il a (présume-t-on) une faible valeur d'indice. Certaines catégories semblent être justiciables d'une définition (célibataire = 'homme adulte non marié') mais la

¹² Rosch a parfois prévenu contre cette interprétation : sauf pour les catégories artificielles, le prototype, dit-elle, ne saurait être une entité ; c'est une fiction « grammaticale » qui tient lieu des jugements de typicalité (Rosch 1978, p. 40). Toutefois, d'autres textes invitent à identifier le prototype à un membre de la catégorie (cf. Rosch & Mervis, 1975).

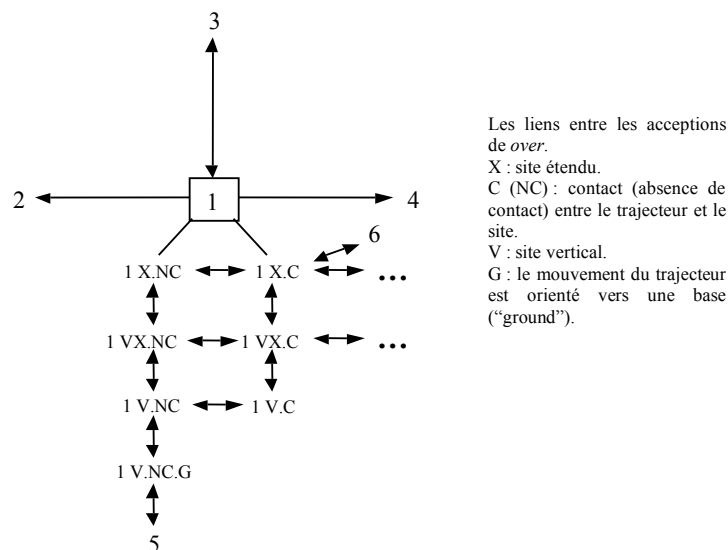
typicité des situations joue un rôle crucial : si le pape remplit les conditions de la définition, il n'est pourtant que très marginalement décrit comme un célibataire (Fillmore, 1975). Enfin, certains emplois contreviennent à la définition de l'acception considérée comme fondamentale ; ainsi de *poisson* dans l'enclosure *Jean est vrai poisson*. Bref, on ne peut établir de corrélation fixe entre trait invariant, trait essentiel ou définitoire, trait à forte valeur diagnostique, et trait typique.

Ce découplage implique que certaines catégories ont une structure lâche. Dans l'analyse de *on* par Taylor (1988), ce sont des conjonctions variables de traits ni hautement définitoires ni hautement diagnostics qui autorisent l'emploi de la préposition, et chaque conjonction est une acception. On comprend dès lors que la notion de ressemblance de famille et l'absence possible de traits définitoires ou essentiels aient conduit à la question de la polysémie. De fait, dès le début des années 1980, la notion de prototype a été étendue depuis celle de sous-espèce d'une catégorie univoque à celle d'acception centrale d'un lexème polysémique.

A cet égard, l'analyse par Lakoff de la particule-préposition *over* (1987), qui systématise en la modifiant la monographie de Brugman (1981), constitue un cas d'école. Lakoff dérive les acceptions de *over* à partir d'un sens prototypique représenté par le schéma 1 (TR : trajecteur ou figure ; LM : *landmark*, site ou fond).



Les liens entre les acceptions sont représentés par un réseau radial qui a pour centre le sens prototypique :



Ce diagramme illustre des aspects typiques de la SC: l'approche est sémasiologique, le prototype est un sens concret (spatial, dans le cas des prépositions), les acceptions sont relativement spécifiques et nombreuses, et leur identification, comme celle du prototype, repose sur l'intuition. Certains points prêteront le flanc à des corrections successives: d'aucuns considéreront que la dynamicité de la scène supposée centrale est conférée par le contexte (Tyler & Evans, 2003), ou que certaines spécifications sont des élaborations secondaires d'un ou de plusieurs schémas fondamentaux (Dewell, 1994 ; Kreitzer, 1997). Bref, on tentera de maîtriser la prolifération polysémique, mais généralement dans une perspective sémasiologique et représentationnaliste, en tenant peu compte des motivations sémantico-pragmatiques des choix faits par les locuteurs (Fortis, 2009).

Dans une conception « nominaliste » (présente en psychologie), un lexème, par exemple une préposition, serait employé pour un ensemble de situations spécifiques sans qu'il soit nécessaire de supposer qu'une représentation schématique de ces situations a été mentalement construite par les locuteurs. Telle n'est pas la vision des sémanticiens cognitivistes. Mais à quel niveau d'abstraction s'arrêter ? Lindner (1981) pense qu'il n'est pas possible de dériver les sens de *out* d'un seul prototype, et en postule trois, correspondant, à titre d'exemples, à *bring out / spread out* et *start out*. Un « superschéma », explique-t-elle, serait trop abstrait pour motiver les régularités sémantiques observées. Langacker, en revanche, ne voit pas de raison de limiter le processus d'abstraction. Ainsi, chaque nouveau sens produit un schéma qui coiffe les acceptions existantes et la nouvelle (1988, p. 271). Nous avons vu, par ailleurs, que son modèle grammatical exigeait des schémas sémantiques génériques.

2.4. L'identification des sens

Analyser un polysème suppose de pouvoir séparer des sens distincts, mais la tâche est délicate. Chez Brugman (1988 : 21-2), (17) est marqué comme difficilement acceptable du fait de la préemption du trait [+contact] par *across*. Autrement dit, *over* est marqué comme [-contact]. Pourtant, le contexte (18) permet de rendre (17) acceptable :

(17) ? Boris walked over the field. [moins bon que *Boris walked across the field*]

(18) Boris walked over that field to get to the Kozlowski's farmhouse. [mention d'un but au-delà de la frontière du site]

Faut-il distinguer un 'over' [-contact] et un 'over' [+but] ? Ou bien le trait [+but] suffit-il à rendre compte des données ? A défaut de faire varier les contextes, le risque est de multiplier les traits objectifs (comme Lakoff avec extension, verticalité etc.).

S'agissant de polysèmes nominaux, l'élaboration de tests susceptibles de discriminer des sens distincts a donné lieu à quelques tentatives. Nous pensons ici surtout à Cruse (in Croft & Cruse, 2004, ch. 5) et Geeraerts (2010).

Pour Cruse, homonymie et polysémie se caractérisent par un degré élevé d'autonomisation d'acceptions d'un lexème. Le zeugme en est un indice. Dans *Jean et son permis viennent d'expirer* est senti un *antagonisme* entre deux lectures d'*expirer*. En outre, différents sens relèvent de champs lexicaux différents, ont des hyperonymes, hyponymes et méronymes distincts. En-deçà de la polysémie, Cruse identifie un degré inférieur de différenciation sémantique qu'il dénomme *facette*. Le lexème *livre* renvoie par exemple à deux facettes, l'objet physique et le texte, qui ont chacune leur champ lexical et des prédicats attitrés ; toutefois, leur antagonisme est suffisamment faible pour être neutralisé dans certains contextes (*publier un livre*) et ne produit pas de zeugme là où des sens distincts le feraient (*C'est un livre intéressant mais intransportable*). D'autres variations sémantiques, montre Cruse, sont plus subtiles encore et imposent d'envisager un continuum de différenciation qui culmine avec l'homonymie.

L'approche de Geeraerts est quant à elle moins structuraliste et a recours à des tests plus « logiques ». S'il renvoie à des sens distincts, un même lexème peut être asserté et nié d'un même référent sans contradiction: *Sandeman is a port* [= 'porto'] *but not a port* [port pour bateaux]. Un monosème, d'un autre côté, peut être décrit par une définition à la fois spécifique et maximale générale : 'porto millésimé' et 'porto ruby' ne sont pas des sens distincts de *porto* car une définition générale couvre leur extension. Malheureusement ces tests peuvent donner des résultats divergents et le problème d'une distinction nette entre polysémie et indétermination sémantique reste difficile. En résumé, quand la SC se préoccupe d'avoir une méthodologie pour différencier les sens d'un polysème, elle est confrontée à la difficulté de mettre en place des tests établissant des barrières nettes entre acceptions.

2.5. Savoir encyclopédique, sémantique et diachronie

Par opposition aux modèles structuralistes, les linguistes cognitivistes revendiquent une approche maximaliste de la sémantique, c'est-à-dire le rejet d'une distinction entre un niveau maîtrisable et proprement sémantique et le grand magma du savoir encyclopédique. Aux Etats-Unis, cette opposition entre maximalisme et minimalisme sémantique précède la linguistique cognitive : elle est présente dans la démolition du modèle de Katz et Fodor (1963) par Bolinger (1965). Katz et Fodor, rappelons-le, tentaient de réduire la sémantique à l'analyse des conditions de désambiguïsation d'énoncés ; à cette fin, ils recouraient à des traits sémantiques (ou *marqueurs*) établissant de façon économique des relations contrastives entre acceptions d'un même lexème (par exemple *bachelor* : 'diplômé d'un B.A.', 'célibataire' ou 'jeune écuyer'). Bolinger montre qu'on peut trouver des contextes qui imposent d'introduire sans cesse de nouveaux marqueurs de désambiguïsation. Cette prolifération montre l'impossibilité de continger la sémantique à la théorie « étroite » que Katz et Fodor avaient en vue.

C'est à la même conclusion que parvient Geeraerts (1983), mais par une voie différente : l'analyse diachronique du verbe néerlandais *vergrijpen* ('approprié brutalement, de manière illicite') au moyen de la théorie du prototype. Pour comprendre les lignes d'évolution qui aboutissent à des sens distincts, explique Geeraerts, on ne peut se satisfaire d'une analyse en traits distinctifs pour un état synchronique donné. Les traits pertinents à un état donné ne permettent pas de prédire l'évolution sémantique ; on ne peut comprendre pourquoi on passe de 'agir avec brutalité' à 'agir de façon illicite' si on ne comprend le fait que la brutalité contient en soi un trait axiologique (de condamnation). Le salut réside dans la théorie du prototype : *vergrijpen* renvoie à des situations complexes qui sont associées par ressemblance de famille et s'organisent diachroniquement autour de deux prototypes majeurs 'approprié à tort' et 'faire du mal'.

Nous voyons ici se former une convergence entre analyse synchronique en réseau radial et analyse diachronique. Cette convergence fait écho à celle qui, dans le passé, identifiait les sens fondamentaux de lexèmes avec des sens cognitivement premiers, et renforce l'attrait actuel de la thématique de la grammaticalisation¹³. Il n'est donc pas surprenant que des linguistes spécialistes de la grammaticalisation se soient senti proches de la linguistique cognitive : en diachronie, la dérive sémantique a comme contrepartie synchronique les sens cognitivement premiers. Ainsi, quand Heine (1997) discute de l'origine spatiale (ou concrète) de marqueurs de possession ou de comparaison, il rejoint le physicalisme et le localisme cognitifs.

2.6. La théorie des métaphores conceptuelles

¹³ Cette association passée est brièvement évoquée en début de section suivante.

La théorie des métaphores conceptuelles, exposée initialement dans un ouvrage écrit à quatre mains (Lakoff & Johnson 1980), prolonge un regain d'intérêt immédiatement antérieur pour le langage figuré et ses aspects cognitifs. Plus anciennement, la notion circule à l'époque empiriste moderne et passe de main en main pour satisfaire les besoins de l'étymologie philosophique (c'est-à-dire la recherche des racines primitives) et de la SC avant l'heure, en particulier l'analyse localiste des prépositions (notamment chez Harris et Condillac).

Selon Lakoff et Johnson (1980), la métaphore ne saurait être réduite à un instrument stylistique ou symbolique destiné à mettre en forme linguistique une pensée constituée ; sous ses formes fondamentales, elle est constitutive de l'appréhension des objets auxquels elle confère une structure conceptuelle. Cette structuration est particulièrement claire dans le cas où le domaine cible, par exemple le temps, doit l'expression de ses rapports internes essentiellement au domaine source, en l'occurrence celui des relations spatiales. Ainsi, Lakoff et Johnson (1999) distinguent trois conceptualisations de l'antériorité et de la postériorité : l'orientation statique (le futur est devant nous, le passé derrière), celle de l'observateur en mouvement (selon laquelle nous avançons vers le futur), enfin, la figuration du temps comme mobile se déplaçant vers nous (cf. *Noël approche*)¹⁴. Le temps étant une dimension du mouvement, et ce qui est gagné sur l'espace étant reversé au passé, on pourrait discuter du caractère approprié de l'appellation *métaphore* dans de tels cas et parler plutôt de synecdoque ou de métonymie. Quoi qu'il en soit, il s'agit, aux yeux de Lakoff et Johnson, de souligner l'impossibilité d'échapper au spatial, au sensoriel, à l'expérience du monde et à sa transmission sociale dès lors qu'il s'agit d'exprimer des idées plus abstraites. Le temps, mais aussi des valeurs et des affects relèvent ainsi de *métaphores orientationnelles* (cf. *son moral est remonté*). Appartient à la classe des *métaphores structurelles* toute transposition d'une structure expérientielle spécifique et complexe vers un domaine plus abstrait : ainsi parlons-nous d'idées en termes d'objets, d'expressions en termes de contenant et de la communication comme d'un transfert physique (cf. *faire passer une idée, une phrase pleine d'émotion* etc. ; Reddy, 1979), ou encore de la relation amoureuse comme d'un déplacement (cf. *une relation cahotante, être dans une impasse* etc.). En exportant une structure d'un domaine vers un autre, nous transférons au domaine cible un système inférentiel : parler d'événements ou d'actions en termes de mouvement spatial et de forces physiques est aussi conférer aux premiers des états successifs et y localiser leurs étapes, poser d'éventuels obstacles suivis d'une reprise du mouvement, assimiler la causalité au mouvement contraint etc. (cf. *J'avançais dans mon article mais je suis resté bloqué ; Le crack a précipité le pays dans la pauvreté*)¹⁵. Enfin, dernière classe de métaphores, les *métaphores ontologiques* sont des hypostases matérielles générales, non articulées à une structure spécifique ; en font partie les personnifications (*sa religion lui interdit l'alcool*).

2.7. La genèse des métaphores

La théorie des métaphores conceptuelles veut se distinguer de celle de la métaphore comme abstraction d'une similitude. Dire *Achille est un lion* n'est pas seulement abstraire la propriété commune de férocité mais considérer la férocité d'Achille d'un point de vue animal, instinctif, irrépressible. En outre, parler de *similitude* comme source générale des métaphores est impropre : c'est parce que le débat est une pratique sociale structurée à l'image du conflit (cf. *défendre / attaquer une position*) que le premier peut être perçu comme similaire au second, et

¹⁴ Sans parler des réflexions de Bergson sur le temps spatialisé, ce sujet a été abondamment exploré en typologie (Haspelmath, 1997), diachronie (Fagard, 2010) et psychologie (Boroditsky, 2001, qui montre que l'imagerie spatiale influence le traitement de métaphores spatiales relatives à l'expression des rapports temporels).

¹⁵ Telle est (en simplifiant) la teneur de ce que Lakoff et Johnson appellent la LOCATION EVENT-STRUCTURE METAPHOR (1999, p. 179-80) et que nous traduirions volontiers par *métaphore localiste de la structure événementielle*.

non l'inverse ; enfin, quel rapport de similitude entre la quantité et la verticalité (cf. *La température a monté*), si ce n'est une corrélation entre l'augmentation de la quantité et l'élévation du niveau ? Si la similitude joue un rôle, elle ne peut concerner qu'une classe limitée, notamment les *image-metaphors*, du type *Ma femme (...) A la taille de sablier* (André Breton), où se superposent des images (Lakoff & Turner, 1989, p. 89-91).

La théorie des métaphores conceptuelles procède d'une conception empiriste selon laquelle « Names which stand for things that fall not under our Senses, <are found> to have had their first rise from sensible Ideas... » (Locke, 1975 [1700], II.i.x, §103). Dans une telle perspective, il était inévitable que fût posée la question de l'origine des métaphores. Cette origine, d'après Grady (1997), réside dans la classe des corrélations expérientielles qui associent une dimension subjective de l'expérience (l'action finalisée) à des propriétés physiques. Ainsi, l'appréciation de la quantité d'une substance est une dimension pertinente de certaines actions finalisées ; en la corrélant à l'élévation du niveau de cette substance, la catégorie de quantité est pourvue d'un contenu intuitif. Il est important de noter que chez Grady ces métaphores primaires peuvent être générales : le modèle métaphorique générale des organisations complexes est par exemple la structure physique complexe. De même, les métaphores orientationnelles du temps s'originent dans une corrélation entre mouvement spatial et durée subjective. Il s'ensuit que les métaphores structurelles sont des combinaisons de métaphores originelles ou « primaires ». Cette combinatoire vise aussi Lakoff et Johnson : leurs métaphores structurelles sont souvent trop spécifiques et ne rendent pas justice à la généralité de certaines conceptualisations : ce n'est pas la métaphore de la *maison* qui fonde des expressions comme *Leur relation est fondée sur la confiance* ou *La théorie s'est écroulée*, mais deux corrélations plus générales : entre les organisations complexes et les tous physiques, et, d'autre part, entre le fait d'être fonctionnel et le fait d'être érigé sur une assise.

Nous avons vu que l'analyse des prépositions était typiquement localiste et accordait donc une primauté aux acceptions spatiales. Voici maintenant que les expressions spatiales ne sont pas seulement un moyen de lexicaliser des dimensions abstraites ; elles sont révélatrices de l'origine cognitive de ces dimensions et productrices de toute signification conceptuelle. Plus généralement, Johnson (1987) cherche la genèse des concepts abstraits dans des routines perceptives, motrices et affectives appelées *schémas*. Le schéma du contenant est par exemple associé à diverses propriétés perceptives, motrices et kinesthésiques, opérationnelles et affectives : inaccessibilité, restriction du mouvement, protection, transitivité de la relation 'être contenu dans' ; non sans témérité, c'est une propriété opérationnelle (la transitivité) qui est prise comme source du raisonnement syllogistique par inclusion d'attributs. Ainsi, l'inférence *Socrate est un homme, les hommes sont mortels, Socrate est mortel* serait originellement modelée sur 'A est dans B qui est dans C' (Lakoff & Johnson, 1999, p. 380).

En insistant sur la dimension corporelle de la signification (son *embodiment*), la SC participe à un mouvement qui s'étend à la philosophie, à la psychologie et aux neurosciences. En suivant Barsalou (2008), nous pourrions dire que ce mouvement se déploie autour de la notion de *simulation modale*. Citons seulement une expérience : Glenberg & Kaschak (2002) demandent à leurs sujets d'évaluer le caractère sensé d'une phrase en répondant *oui* ou *non*. Les réponses sont plus rapides lorsqu'elles sont dans la direction des actions évoquées, par exemple lorsque la touche 'oui' est plus proche que la touche 'non' et les phrases évoquent une action centripète ('ouvrir le tiroir'). Ainsi, explique-t-on, 'ouvrir' est cooccurrent d'une simulation motrice. Dans cette perspective, les représentations mentales associées à des situations perceptives sont des simulations de ces situations, simulations qui exploitent des images en provenance des modalités sensorielles ; de là, on conclut parfois que la signification est une simulation. La vogue des neurones-miroirs¹⁶ s'inscrit dans ce courant ;

¹⁶ Pour une critique, voir Hickock (2009).

l'activation de ces cellules est parfois identifiée à la compréhension de la *signification* d'un geste.

2.8. Espaces mentaux et amalgames conceptuels

La théorie des espaces mentaux fournit l'exemple d'une approche qui devient, par intégrations successives de problématiques et d'influences diverses, un système explicatif dont l'ambition est de décrire un aspect fondamental de la cognition humaine.

A l'origine, cette théorie prolonge des réflexions sur des questions d'ambiguïté référentielle. Ainsi, s'inspirant de la distinction quinienne entre lecture opaque et lecture transparente, Jackendoff (1975) étend les cas d'équivocité référentielle de contenus d'attitudes propositionnelles (par ex. 'X croit que x est P') à un phénomène général, celui d'une double lecture possible des expressions renvoyant à des représentations, et parmi elles, aux images ou portraits. Dans un contexte comme *Jean a peint une fille aux yeux bleus*, l'expression *fille aux yeux bleus* peut renvoyer à l'image (lecture opaque), c'est-à-dire au portrait aux yeux peints en bleu, ou au modèle (lecture transparente). La lecture transparente de *la fille aux yeux bleus* permet que l'énoncé *Dans le tableau de Jean, la fille aux yeux bleus a les yeux verts* soit interprété comme non-contradictoire. Lecture opaque et lecture transparente sont signalées par des opérateurs invisibles.

Autre problème mis en exergue par Lakoff (1968): le rapport entre pronominalisation et le degré de réalité du référent pronominalisé. De ce problème témoigne le contraste suivant :

(19) John wants to catch a fish and he wants to eat it.

(20) * John wants to catch a fish and he will eat it.

L'explication de Lakoff fait appel à la notion philosophique de monde possible (empruntée à Lewis 1968): la pronominalisation concerne un référent appartenant à un même monde et ne peut enjambrer le monde réel et un monde possible (comme en (20)). Enfin, dans un ouvrage influent, Nunberg (1978) propose de fixer la dénotation des expressions référentielles au moyen de fonctions dites *de référénciation* (*referring functions*). Quelques exemples : 'la taille de x' dans *Nicolas fait un mètre soixante cinq*, 'mention de x' dans "*Platon*" *a six lettres*, 'vin produit en x' dans *le Bourgogne accompagne bien les viandes rouges*, 'effet produit par la source x' dans *la lampe est brillante* etc.

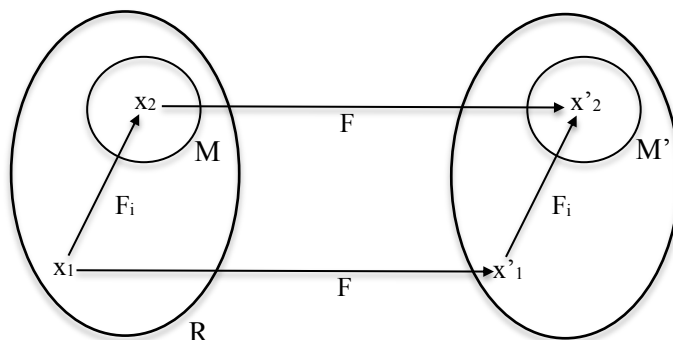
Dans *Espaces Mentaux* (1984), Fauconnier combine tous ces éléments en une synthèse qui reprend les fonctions de référénciation de Nunberg, rebaptisées « connecteurs ».

Soit :

(21) *Si tu étais un bon peintre, la fille aux yeux verts aurait les yeux verts.*

L'énoncé met en relation l'espace de la réalité R assumée par le locuteur, où la désignation du modèle (x_1 , *la fille aux yeux verts*) renvoie à son portrait peint (x_2 dans le sous-espace de la peinture M), et l'espace hypothétique H, introduit par *si*, où le correspondant du modèle est associé à un portrait plus fidèle (M').

Le terminus a quo de la relation est nommé son déclencheur (1994: *trigger*) et son terminus ad quem sa cible (1994: *target*). F est un connecteur inter-espaces, et F_i assigne comme référent d'une expression e une image du référent de e. La désignation d'un déclencheur sert à identifier une cible, ce que Fauconnier appelle le *Principe d'Identification* (Fauconnier, 1984, p. 38).



D'après Fauconnier (1994, p. 32).

Progressivement, Fauconnier intègre dans sa théorie le traitement de questions touchant à l'héritage des présuppositions d'un monde à un autre et à l'interprétation d'énoncés contrefactuels. Ce dernier point, entre autres, va faire évoluer la théorie. Soit l'exemple suivant :

(22) En France, Nixon serait sorti indemne du Watergate.

Selon l'interprétation où *Nixon* tient lieu du chef de l'état français, les trois espaces partagent une structure commune qu'on peut gloser comme 'dans le régime x, l'individu occupant la fonction de chef d'état est impliqué dans un scandale'.¹⁷ Cette structure commune se trouve externalisée dans un espace dédié, dit *générique* (Fauconnier, 1997). L'espace de départ (américain) est constitué d'un ensemble de structures (par exemple le système politique américain), et de scénarios (par exemple le cambriolage, dont celui intervenu dans l'immeuble du Watergate est un cas particulier). Cet espace est mis en correspondance avec la France. Quant au dernier espace, celui de la situation contrefactuelle visée, il devient l'espace amalgamé (*blended space*). Dès l'introduction de l'espace amalgamé, Fauconnier et Turner (1994) l'appliquent à la métaphore. Pour Fauconnier (1994, p. xliii-xliv), l'amalgame figuratif est une redéfinition (ou recatégorisation) de la cible en fonction de la source plutôt qu'une application de l'une à l'autre. Dans *language is fossil poetry*, explique Fauconnier, la poésie est recatégorisée dans un *espace amalgamé* où l'extension de la classe des organismes a été modifiée. L'enjeu est de dépasser Lakoff et Johnson.

Contrefactuels et métaphores n'épuisent pas les applications de l'amalgame. Reprenant et réélaborant des idées d'Hofstadter, de Koestler et d'autres, Fauconnier et Turner emploient la notion pour décrire la créativité, l'humour, la résolution de problèmes (2002). C'est ainsi que l'amalgame est rapproché de la bisociation intégrative chez Koestler, par excellence élément déclencheur de *l'insight*¹⁸. Enfin, des textes récents décrivent les différents types d'amalgamation, sous le nom de *réseaux d'intégration conceptuelle*, où *réseau* désigne un ensemble d'espaces et leurs connexions. Par cette voie cognitive indirecte les amalgames conceptuels finissent par tendre la main aux grammaires cognitives de construction et à leur processus d'unification (Goldberg, 1995 ; Fauconnier et Turner, 1996).

3. Problèmes

Ce qui précède montre en quoi la SC peut se prévaloir d'être non-autonomiste : l'asymétrie figure / fond et la structuration perceptive, le physicalisme et le localisme, le prototype, la métaphore et l'intégration conceptuelles sont des processus cognitifs non limités à la faculté de langage. Mais comment défendre des positions non-autonomistes tout en maintenant l'autonomie disciplinaire de la linguistique ? Il y a eu, par exemple, fort peu de tentatives de corroboration expérimentale des réseaux radiaux à structure prototypique (cf. Sandra & Rice, 1995) et après s'être emparée (tout en l'altérant) de la théorie de Rosch, la SC s'est désintéressée des recherches en psychologie sur la catégorisation. La théorie des métaphores

¹⁷ L'interprétation dépend de la visée argumentative et de la situation de discours. Dans un autre contexte, (22) pourrait signifier 'vu la mentalité de Nixon, il se serait mieux sorti du Watergate s'il avait été président en France'. Selon cette interprétation *Nixon* renvoie à lui-même; selon la première, il renvoie à sa fonction de président (Fauconnier parle, respectivement, de *valeur* et de *rôle* pour ces deux lectures de *Nixon*).

¹⁸ Est bisociée une idée qui appartient à deux plans d'idées, nommés *matrices*. La bisociation dite *intégrative* caractérise la résolution de problème et la découverte scientifique (Koestler 1964, ch. 5).

conceptuelles, et par extension de la simulation modale, a en revanche tissé des liens avec les neurosciences. Mais il demeure que la SC est majoritairement autonomiste du point de vue méthodologique, ce qui est source d'ambiguïtés. Langacker insiste parfois sur le caractère spéculatif de sa psychologie ou de ses représentations, non sans faire ailleurs des déclarations substantialistes (Langacker, 1987a, p.6, 64).

En défaut sur le plan de la validation psychologique, la SC a aussi des fondements philosophiques incertains. Nous avons vu qu'elle reconduisait des thèses associées à l'empirisme. Néanmoins, d'aucuns postulent des structures innées (comme Talmy) et sur certains points des divergences apparaissent : les verbes modaux ont-ils une sémantique fondamentalement physicaliste (Talmy), ou bien déontique (Sweetser, 1990), ou alors proprement modale, en un sens quasi kantien (Langacker, 1991) ? Autre problème : comment envisager l'abstraction ? La notion de ressemblance de famille est destinée à servir d'alternative à la généralité comme abstraction de propriétés communes aux membres d'une catégorie. Néanmoins, certains adoptent à la fois la théorie du prototype et cette notion de généralité par abstraction. Langacker explique ainsi que le triangle général (l'exemple traditionnel de la philosophie) est obtenu par *scanning* de la forme sans évaluation de la longueur des côtés (1987, p.137). De même, est apparue plus haut une divergence sur les métaphores fondamentales : Lakoff conçoit certaines comme associées à des configurations expérientielles spécifiques, alors qu'elles sont élémentaires et parfois très générales chez Grady (en accord avec les schémas de Johnson).

Si la propension empiriste de la SC est prise au sérieux, elle semble mener à une métaphoricité généralisée. Si *having patience* repose sur la métaphore 'les propriétés sont des possessions' (Lakoff 1990), pourquoi ne pas dire aussi que 'être' est métaphorique pour 'être dans un lieu' (sens premier de 'être' pour Herder dans sa *Métacritique*) ? Se repose aussi la question de l'articulation entre concepts et signes. Les métaphores constituent-elles nos concepts, ou sont-elles des moyens de les sémiotiser ? Il semble que Lakoff tienne pour la première solution, alors que Langacker distingue imagerie linguistique et concepts. Bref, si la SC se veut une approche unitaire, ses conceptions gnoséologiques demandent à être clarifiées.

Conclusion

En guise de bilan, nous dirons quelques mots de la situation historique de la SC. Sur le long terme, la SC peut être vue comme une étape dans la réouverture de la linguistique américaine à des questions et approches qui ont des échos dans la tradition : substantialisme, physicalisme et localisme, prototypie, métaphore conceptuelle sont autant d'aspects qu'on trouverait ailleurs et particulièrement aux époques où la grammaire se fait spéculative ou philosophique. Geeraerts (2010) souligne aussi les similitudes avec la sémantique « historico-philologique ».

Du point de vue de sa constitution interne, la SC est un conglomérat théorique formé par la circulation de notions qui ont été réinterprétées dans le contexte particulier d'un auteur et de son environnement intellectuel. Le prototype fournit un bon exemple de ces infléchissements. Une autre illustration est la typologie des relations spatiales inspirée par Talmy, qui s'est détachée du schème perceptivo-prédicatif initialement postulé pour devenir un moyen de classification des constructions. Autre évolution, les études sur corpus, tôt pratiquées dans le contexte européen (cf. Dirven *et al.*, 1982) éloignent une partie de la SC de ses origines introspectionnistes et la technicisent. Cette affinité avec les corpus reflète par ailleurs la perspective dite *fondée sur l'usage*, perspective selon laquelle les structures linguistiques sont abstraites des formes de surface.

La revendication d'avoir réintroduit le monde de l'expérience humaine (le « savoir encyclopédique ») dans la sémantique doit s'entendre comme une prise de distance à l'égard de la sémantique structuraliste. Cette distanciation est parfois associée à un rejet de

l'alternative logique, assimilée par Lakoff à une perspective objectiviste, c'est-à-dire non-relative à un schème conceptuel. En ce sens, et pour broser la scène à grands traits, la SC rejette ce qui, au XX^e siècle, était venu contester la triade sémiotique *vox-conceptus-res*, en court-circuitant le concept (comme en logique extensionnelle) ou en lui substituant le signifié (comme dans le structuralisme ; Rastier, 1990). En tant que formation historique, peut-être provisoire, la SC constitue une entreprise de refondation conceptualiste de la linguistique.

Jean-Michel Fortis, Université Paris Diderot, équipe "Histoire des Théories Linguistiques"

Bibliographie

- Auroux Sylvain, 1998, *La raison, le langage et les normes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Barsalou Lawrence W., 2008, « Grounded cognition », *Annual Review of Psychology*, 59, p.617-45.
- Berlin Brent, 1978, « Ethnobiological classification », *Cognition and Categorization*, Rosch Eleanor & Lloyd Barbara B. (eds.), Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates, p. 9-26.
- Bolinger Dwight, 1965, « The atomization of meaning », *Language*, 41(4), p.555-573.
- Boroditsky Lera, 2001, « Does language shape thought ? Mandarin and English speakers' conceptions of time », *Cognitive Psychology*, 43, p.1-22.
- Brugman Claudia, 1981, *Story of Over*, M.A. Thesis, University of California, Berkeley.
- Brugman Claudia, 1988, *The story of over: Polysemy, semantics and the structure of the lexicon*, New York, Garland Press.
- Croft William & Cruse, D. Alan, 2004, *Cognitive linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dewell Robert, 1994, « Over again : image-schema transformations in semantic analysis », *Cognitive Linguistics* 5(4), p.351-380.
- Dirven René, Gossens Louis, Putseys Yvan & Vorlat Emma (ed.), 1982, « The scene of linguistic action and its perspectivization by *speak, talk, say and tell* », Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins.
- Fagard Benjamin, 2010, *Espace et grammaticalisation: L'évolution des prépositions dans les langues romanes*. Editions Universitaires Européennes.
- Fauconnier Gilles, 1984, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.
- Fauconnier Gilles, 1994, *Mental spaces. Aspects of meaning construction in natural language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Fauconnier Gilles, 1997, *Mappings in thought and language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 1994, « Conceptual projection and middle spaces », Report 9401, Department of Cognitive Science, University of California, San Diego La Jolla, Californie.
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 1996, « Blending as a central process of grammar », *Conceptual structure, discourse, and language*, Adele Goldberg (ed.). Stanford, Center for the Study of Language and Information (CSLI), p.113-129.
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 1998, « Conceptual integration networks », *Cognitive Science* 22(2), p.133-187.
- Fauconnier, G. et Turner M., 2002, *The way we think. Conceptual blending and the mind's hidden complexities*, New York, Basic Books.
- Fillmore Charles J., 1975, An alternative to checklist theories of meaning, *Papers from the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, p.123-132.

- Fillmore Charles, J. [1977] 2003, « The case for case reopened », Fillmore, Charles J., *Form and meaning in language*, vol. 1, Stanford, CSLI Publications, 175-199.
- Fillmore Charles J., 1982. « Frame semantics », *Linguistics in the morning calm*, The Linguistic Society of Korea (ed.), Seoul, Hanshin, p.111-37.
- Fortis Jean-Michel, 2009, « Le problème de la polysémie des adpositions “spatiales” », *Autour de la préposition*, François Jacques, Gilbert Eric, Guimier Claude & Krause Maxi, Caen, Presses Universitaires de Caen, p.183-193,
- Fortis Jean-Michel, 2010a, « De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch », *Corela*, 8(2), <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1243>
- Fortis Jean-Michel, 2010b, « De la grammaire générative à la Grammaire Cognitive : Origines et formation de la théorie de Ronald Langacker », *Histoire Epistémologie Langage* 32(2), p.109-149.
- Fortis Jean-Michel & Vittrant, Alice, 2016, « On the morpho-syntax of path-expressing constructions: Toward a typology », *Sprachtypologie und Universalienforschung* 69(3), p.341-374.
- Geraerts Dirk, 1983, « Prototype theory and diachronic semantics : a case study », *Indogermanische Forschungen* 88, p.1-32.
- Geraerts Dirk, 1989, « Problems and prospects of prototype theory », *Linguistics*, 27, p.587-612.
- Geraerts Dirk, 1995, « Representational formats in cognitive semantics », *Folia Linguistica*, 29, p.21-41.
- Geraerts Dirk, 2010, « Theories of lexical semantics », Oxford, Oxford University Press.
- Glenberg Arthur & Kaschak Michael P., 2002, « Grounding language in action », *Psychonomic Bulletin & Review*, 9(3), p.558-565.
- Goldberg Adele E., 1995, *Constructions : A construction grammar approach to argument structure*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Grady Joseph, 1997, *Primary metaphor and primary stress*, PhD, Department of Linguistics UC Berkeley.
- Haspelmath Martin, 1997, *From space to time : Temporal adverbials in the world's languages*, Munich & Newcastle, Lincom Europa.
- Heine Bernd, 1997, *Cognitive foundations of grammar*, New York / Oxford, Oxford University Press.
- Hickock Gregory, 2009, « Eight problems for the mirror neuron theory of action understanding in monkeys and humans », *Journal of Cognitive Neuroscience*, 21(7), p.1229-1243.
- Jackendoff Ray, 1975, « On belief-contexts », *Linguistic Inquiry*, 6(1), p.53-93.
- Johnson Mark, 1987, *The body in the mind : the bodily basis of meaning, imagination and reason*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Katz Jerrold J. & Fodor Jerry A., 1963, « The structure of a semantic theory », *Language*, 39, p.170-210.
- Kleiber Georges, 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Kleiber Georges et Riegel Martin, 1978, « Les grammaires floues », *La notion de recevabilité en linguistique*, Martin, Robert (dir.), Paris, Klincksieck, p.67-123.
- Koestler Arthur, 1964, *The act of creation*, New York, Penguin.
- Koffka Kurt, 1922, « Perception : An introduction to the Gestalt-Theorie », *The Psychological Bulletin* 19(10), p.531-585.
- Kreitzer Anatol, 1997, « Multiple levels of schematization : a study in the conceptualization of space », *Cognitive Linguistics*, 8(4), p.291-325.

- Lakoff George, 1968, « Counterparts, or the problem of coreference in transformational grammar », Summer meeting of the Linguistic Society of America, July 1968.
- Lakoff George, 1973, « Hedges : A study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts », *Journal of Philosophical Logic*, 2, p.458-508.
- Lakoff George, 1987, *Women, fire and dangerous things : What categories reveal about the mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff George & Johnson Mark, 1980, *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff George & Johnson Mark, 1999, *Philosophy in the flesh: The embodied mind and its challenge to Western thought*, New York, Basic Books.
- Lakoff George & Turner Mark, 1989, *More than cool reason*, Chicago / Londres, The University of Chicago Press.
- Langacker Ronald W., 1969, « On pronominalization and the chain of command », *Modern Studies in English*, Reibeland David & Schane Sanford (eds.), Englewood Cliffs, Prentice Hall, p.160–186.
- Langacker Ronald, 1974, « Movement rules in functional perspective », *Language*, 50(4), p.630-64.
- Langacker Ronald W., 1978, « The Form and Meaning of the English Auxiliary », *Language*, 54(4), p.853-882.
- Langacker Ronald W., 1979, « Grammar as image », *Linguistic Notes from La Jolla, La Jolla, Cal.*, 6, p.87-126.
- Langacker Ronald W., 1986, « An introduction to cognitive grammar », *Cognitive Science*, 10, p.1-40.
- Langacker Ronald W., 1987a, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol.1 : *Theoretical prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- Langacker Ronald W., 1987b, Nouns and verbs, *Language*, 63(1), p.53-94.
- Langacker Ronald W., 1988, « A usage-based model », *Topics in cognitive Linguistics*, Brygida Rudzka-Ostyn (ed.), Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins, p.127-161.
- Langacker Ronald W., 1991, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol.2 : *Descriptive application*, Stanford, Stanford University Press.
- Langacker Ronald W., 2000, *Grammar and conceptualization*, Berlin , Mouton de Gruyter.
- Langacker Ronald W., 2008, *Cognitive Grammar. A basic introduction*. Oxford, Oxford University Press.
- Langacker Ronald W., 2009, *Investigations in Cognitive Grammar*, Berlin, Mouton De Gruyter.
- Levinson Stephen C., 2003, *Space in language and cognition : explorations in cognitive diversity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Levinson Stephen C. & Wilkins David (ed.), 2006, *Grammars of space: Explorations in cognitive diversity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Locke John, [1700]⁴ 1975, *An Essay concerning Human Understanding*, Oxford, Clarendon Press.
- Malblanc Alfred, 1963, *Stylistique comparée du français et de l'allemand : essai de représentation linguistique comparée et étude de traduction*, Paris, Didier.
- McCawley James D., [1968] 1976, « Lexical insertion in a transformational grammar without deep structure », *Grammar and meaning. Papers on syntactic and semantic topics*, New York, McCawley James, Academic Press, p.155-166.
- Miller George & Johnson-Laird Philip N., 1976, *Language and perception*, Cambridge, Harvard University Press.
- Pederson Eric, Danziger Eve, Wilkins David, Levinson Stephen, Kita Sotaro & Senft Günter, 1998, « Semantic typology and spatial conceptualization », *Language*, 74(3), p.557-589.

- Pottier Bernard, 1992, *Sémantique générale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Quine Willard V.O., 1960, *Word and object*, Cambridge (Mass.), The M.I.T. Press.
- Rastier François, 1990, « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 9, p.5-39.
- Rastier François, 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Reddy Michael J., 1979, « The conduit metaphor: A case of frame conflict in our language about language », *Metaphor and thought*, Ortony Andrew (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, p.284-324.
- Rosch Eleanor, 1975, « Cognitive representations of semantic categories », *Journal of Experimental Psychology : General*, 104(3), p.192-233.
- Rosch Eleanor, 1976, « Classification d'objets du monde réel: origines et représentations dans la cognition », *Bulletin de Psychologie*, n° spécial *La mémoire sémantique*, p.242-250.
- Rosch Eleanor & Mervis Carolyn B., 1975, « Family resemblances : studies in the internal structure of categories », *Cognitive Psychology*, 7, p.573-605.
- Rubin Edgar [1915] (1921) *Visuell whargenomnene Figuren*. Copenhague / Cristiana / Londres / Berlin, Gyldendalske Boghandel.
- Sandra Dominiek & Rice Sally, 1995, « Network analyses of prepositional meaning: mirroring whose mind - the linguist's or the language user's ? », *Cognitive Linguistics*, 6(1), p. 89-130.
- Slobin Dan I., 1996, « From “thought and language” to “thinking for speaking” », *Rethinking linguistic relativity*, Gumperz John J. & Levinson Stephen A. (ed.) (1996) Cambridge, Cambridge University Press, p.70-96.
- Slobin Dan I., 2004, « The many ways to search for a frog : linguistic typology and the expression of motion events », *Relating events in narratives (vol. 2) : typological and contextual perspectives*, Strömquist Sven & Verhoeven Ludo (ed.), Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, p.219-257.
- Sweetser Eve, 1990, *From etymology to pragmatics: Metaphorical and cultural aspects of semantic structure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Talmy Leonard, 1972, *Semantic structures in English and Atsugewi*. PhD diss., University of California, Berkeley.
- Talmy Leonard, [1975] 2000, Figure and ground in complex sentences, *Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Cogan Cathy et al. (eds.), p.419-430 [repris et modifié sous le titre : « Figure and ground in language », dans Talmy, 2000, tome 1, p.311-344].
- Talmy Leonard, [1988a] 2000, « The relation of grammar to cognition », *Topics in cognitive linguistics*, Rudzka-Ostyn Brygida (ed.), Amsterdam, John Benjamins, p.165-205 [repris et modifié dans Talmy, 2000, tome 1, p.21-96].
- Talmy Leonard, [1988b] 2000, « Force dynamics in language and cognition », *Cognitive Science*, 12, p.49-100 [repris et modifié dans Talmy, 2000, tome 1, p.409-470].
- Talmy Leonard, [1996] 2000, « Fictive motion in language and “ception” », 1996, *Language and space*, Bloom Paul et al. (eds.), Cambridge (Mass.), MIT Press, p.211-276 [repris et modifié dans Talmy, 2000, tome 1, p.409-470].
- Talmy Leonard, 2000, *Toward a Cognitive Semantics*, 2 vol. Cambridge, Mass., M.I.T. Press.
- Taylor John R., 1988, « Contrasting prepositional categories : English and Italian », *Topics in cognitive linguistics*, Rudzka-Ostyn Brygida (ed.), Amsterdam, John Benjamins, p.299-326.
- Turner Mark, 1991, *Reading minds. The study of English in the age of cognitive science*, Princeton, Princeton University Press.
- Tyler Andrea & Evans Vyvyan, 2003, *The semantics of English prepositions: spatial scenes, embodied meaning and cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Valette Mathieu, 2006, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises*. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli, Paris, Champion.
- Vandeloise Claude, 1986, *L'espace en français*, Paris, Seuil.
- Vandeloise Claude, 2005, Force and function in the acquisition of the preposition *in*, *Functional features in language and space*, Carlson Laura & van der Zee Emile (eds.) Oxford, Oxford University Press., p.219-231.
- Wittgenstein Ludwig, [1953] 2006, *Philosophical investigations*, Oxford, Blackwell Publishing.